

Prologue

Quand j'avais seize ans, ma testostérone ne tarissait pas d'éloge pour Sophie Marceau.

J'aurais donné cher pour partager sa couche.

Aujourd'hui, j'aimerais mieux boire une bière avec Claude Brasseur.

Comme quoi, dreams are not toujours reality...

Françoise Martin avait de gros seins.

La concupiscence de mon regard quant à cette double proéminence, le disputait aux poussées hormonales inhérentes à l'insignifiance existentielle de mes seize ans, dont je cherchais désespérément la clef en parcourant avec une régularité de fonctionnaire, les « New Look » et autres « Play Boy » payés avec mon argent de poche.

Elle avait de gros seins.

Et si la chirurgie plastique ne l'avait pas remodelée, un cancer par-ci, une prothèse de silicone par-là, elle devait toujours en être lestée à ce jour.

Je sus que je ne lui étais pas indifférent.

Le prosaïsme sentimental des cours de lycée ne s'embarasse que rarement d'envolée romantique et il fut convenu avec mes comparses, du moment où j'irais me fendre d'une déclaration auprès de la généreuse, sitôt les deux heures de maths avalées.

J'assujettissais néanmoins ma brusque emardée à la condition expresse que j'obtins au moins douze sur vingt au contrôle que devait nous restituer le prof.

On ne badine pas avec les notes.

Fussent-elles de maths.

Nanti de cette issue de secours – je n'affleurais que rarement au-dessus de dix dans cette matière – je me préparais sans trop y croire, à effeuiller la marguerite et ses nichons.

C'est probablement pour m'emmerder que le prof me colla 13.

Je devais tenir ma promesse.

Honorer mon serment.

J'ai fermé ma gueule. Lamentablement.

Françoise Martin est repartie avec ses gros seins.

Je ne sais où elle se trouve maintenant.

Ni si elle se souvient de moi.

De ma lâcheté.

De ma transparence.

De ma transparence...

I

Paris, grande banlieue ouest.

Dans l'intimité de mon bureau, je tapote mollement sur le clavier de l'ordinateur portable.

Accès à mon compte en banque.

Code.

Identification.

Ça va, la trésorerie s'est encore éloignée du rouge.

C'est un recommencement quotidien que d'aller consulter ses réserves.

Une rémanence.

Normal quand on possède une entreprise comme la mienne.

Cinq millions de chiffre d'affaires.

Quinze employés.

Une surface de vente multipliée par cinq en dix ans.

À en juger par ma popularité au sein de ma corporation, j'imagine que je me brebis-galeuse.

Je m'en fous.

Il faut être opportuniste si on veut survivre.

S'asseoir sur la déontologie quand l'instant l'impose.

Sourire de façade quand on vous crache à la gueule. Et se souvenir...

– Pardonnez-moi Monsieur Maillard, mais il y a une personne qui souhaite vous rencontrer.

La voix d'Annie m'enlève à mes devoirs de mémoire.

Annie est ma préparatrice en chef.

Elle est jolie, toujours parfaitement mise en valeur par un maquillage discret.

Très compétente.

Et compréhensive.

Tellement compréhensive, que je l'ai sautée un soir de désœuvrement. Ou quand l'autorité verticale confine à l'horizontalité; une certaine idée de la hiérarchie.

Depuis, elle me sourit par habitude.

Pour me signifier que l'histoire ne repasse pas les plats.

Encore moins quand ils sentent le réchauffé.

J'aime bien Annie.

Car elle me rappelle le pharmacien que je suis devenu.

– Qui est-ce ?

– Je crois qu'il est titulaire d'une officine du coin.

– Merde, un confrère. Il n'a pas dit ce qu'il voulait ?

– Non. Juste vous voir. Mais il semble, disons, crispé.

– Oh ça, c'est une disposition naturelle propre à notre profession. Envoyez-le-moi.

Dans mon bureau, il y a des étagères pleines de livres qui ne servent à rien.

Un joli tableau vert, jaune et rouge qui ressemble à pas

grand chose mais que ma femme m'a offert pour mes quarante-trois ans, il y a six mois.

Une colonne de vitrine, exposant des vieilleries, témoignant d'une époque glorieuse, quand les pharmaciens pouvaient être estampillés première ou deuxième classe. Comme des wagons d'omnibus.

Un serment des apothicaires, encadré, qui préconise, entre autre, de ne pas toucher les parties sales de la Femme. Je ne suis pas assermenté.

Et puis encore des étagères, pleine de classeurs qui n'ont rien à envier aux livres susnommés.

De la paperasse.

Enfin, en face de moi, il y a désormais Martial Gasquière. Pharmacien.

Titulaire de la « Pharmacie du Palais » à B.

Un visage émacié, tendu comme un string de gogodanseuse.

Des épaules larges, dominant sa carrure athlétique.

Une froide détermination dans son regard cerné par les astreintes et rassasié de somnifères.

– Tu peux pas me faire ça ! embraye-t-il.

Chez nous, comprenez les pharmaciens, le tutoiement est de rigueur.

C'est une forme de ralliement à un communautarisme superficiel.

On enfile des « tu » comme des perles, parfois à grand renfort de tapes dans le dos, marquant ainsi l'appartenance à la fratrie, à moins qu'il ne s'agisse de faire basculer en avant. D'ailleurs on ne dit pas concurrent dans notre profession.

On dit confrère.

Ainsi, c'est plus facile d'emmancher un confrère.

– Faire quoi ? rétorquais-je.

– Tu sais très bien. Ne le nie pas, mes renseignements sont fiables. Tu vas me prendre la maison de retraite du village.

Je ne réponds pas.

Car, je n'ai pas encore signé la convention qui me lierait avec le foyer d'accueil en question.

– Je ne vais pas t'apprendre que cette maison me tient la tête hors de l'eau. Je fais comment si je perds ce marché ? reprend-il. Dans un village dortoir, avec un médecin roumain qui sait même pas dire bonjour, des discounters comme toi, qui nous pompe la clientèle à des kilomètres à la ronde, en se fichant bien mal de l'image de la profession, des délais de paiement qui nous asphyxient, un crédit qui m'étrangle...

– J'ai les mêmes problèmes.

– Ne te fous pas de ma gueule !

– Je m'en garderais bien.

– Alors ne dis pas qu'on vit les mêmes galères.

– Comprends-moi. Ce n'est pas de chiffre d'affaires dont je te parle. Mais une boutique comme la mienne ne peut se contenter de stagner. Sous peine de dépérir. Il faut toujours chercher des axes d'évolution...

– Et moi, nous, les petites pharmacies, tu crois qu'on vit d'amour et d'eau fraîche. J'ai deux gosses et moi, mon calcul, c'est juste de savoir si je pourrai leur payer la cantine le mois prochain. Tu me prends la maison de retraite, je suis mort !

– Adapte-toi.

– Comment tu veux que je fasse ! Tu leur as proposé de préparer les médocs, de les conditionner, et au passage de leur ristourner les prestations non remboursables. Je ne peux pas lutter.

– Désolé. De toute façon, rien n'est officiel aujourd'hui.

– Alors s'il te plaît, ne m'enfonce pas. Tu dois bien avoir quelques valeurs.

– Des valeurs ? Un mot passe-partout, plein de vides et de courants d'air.

– Il n'y a rien qui te touche ?

– Si. Mais j'ai aussi mes emmerdes.

– Je crois que tu ne te rends pas compte du mal que tu fais.

– Ce n'est pas moi, c'est le système.

– Trop facile. Trop facile comme excuse.

Il s'arrête, semble chercher dans ses pensées, puis soupire.

– Tu veux que j'te dise. C'est toi qui es vide. T'es rien. Que du vent. T'as pas de regard, t'as pas d'estomac, t'as pas d'amour-propre. Tes clients, ils te connaissent pas, t'ont jamais vu. Et toi, est-ce que seulement tu les regardes ? Tu es ce que j'exècre dans cette profession. Un faiseur.

Il s'est redressé, la mâchoire serrée.

Fait volte-face.

– Et finalement, t'as même pas de couilles sinon tu te serais déjà levé pour m'en coller une !

Puis, il a quitté la pièce en claquant la porte.

Je concède que cette passe d'arme ne m'a pas plu.

J'ai peu de disposition pour les affrontements frontaux. Et

me cantonne plus souvent qu'à mon tour dans les replis distanciés de ma lâcheté.

Pourtant, pour arriver à mes fins il m'a fallu combattre. Cette pharmacie m'a blanchi quelques nuits, mais j'ai toujours su retrancher mes défenses derrière la ligne de mes avocats.

Je ne me suis jamais offusqué de mes débandades, jamais dégoûté de mes ourdissements.

Jamais enorgueilli non plus.

Pas le temps.

Pourtant, aujourd'hui une amertume dont je ne suis pas coutumier, me gagne.

Un remords que ma conscience aurait convoqué à mon insu.

Je me croyais pourtant à l'abri de ce genre de circonvolution.

À croire que l'immunité de mon cynisme n'est pas acquise.

Il faudra un rappel.

Mais je sais que je ne me vomirai pas dessus.

Je n'ai pas les couilles pour ça.

C'est Gasquière qui me l'a dit.

Le lendemain, je signais une convention de deux ans m'assurant l'exclusivité de service dans la maison de retraite de B.

II

Je possède une confortable demeure dans les quartiers chics de ma commune.

Une grosse baraque, genre hôtel particulier.

Il paraît qu'un ministre de la IV^e république y a vécu.

Mais son nom m'échappe.

Je gare ma grosse voiture devant ma grosse maison.

Un 4x4 Cayenne, de chez Porsche.

Très utile pour rouler en ville et polluer un peu plus l'air vicié de notre quotidien.

Comme Bardot sur sa Harley, je ne reconnais plus personne au volant de mon Cayenne.

Dans ma grosse maison, je vais retrouver ma grosse épouse.

Enfin, je dis grosse.

Ce n'est pas faute d'essayer d'affiner sa silhouette.

Elle consulte régulièrement, du pont de la diététique au charlatan du ventre plat.

Mais l'évidence n'a que faire des régimes hyperprotéinés.

Elle ne sera jamais mince.

Et dire qu'elle n'a pas voulu avoir d'enfant de peur de se

déformer. Sur le principe, cela ne m'a pas gêné, la course à l'héritier n'a jamais été à l'ordre du jour.

Mais l'ironie de la situation pourrait faire sourire.

Mon épouse se prénomme Lucie.

Comme Lucy Ewing, pour qui connaît le petit monde de Dallas et en particulier de Southfork.

Un peu le même genre de femme par ailleurs.

Blonde par décoloration, rondelette par euphémisme.

Assez bandante à ses débuts, quand je l'ai rencontrée à la fac.

Puis avec le temps, tout devient plus mécanique.

L'érection matinale, le pavlov du mâle, monopolise les ardeurs casanières, et il faut bien des artifices pour satisfaire au devoir conjugal sans compromettre la vacuité de ses désirs.

Lucie vit de ses rentes. En l'occurrence les miennes.

Car, bien que nantie du même diplôme que moi, elle n'a plus foutu les pieds dans la pharmacie depuis plus de dix ans.

Elle vaque à ses chimères cellulitiques, prend des leçons d'aérobic – pardon, de fitness –, se muscle les fessiers à l'aquagym du coin et court les vernissages comme d'autres les tiercés gagnants.

Nos relations sont distendues et réduites aux acquêts d'un passé commun qui, à défaut d'avoir été fusionnel, a gravé quelques moments agréables sur notre disque dur.

Chacun se satisfait de cet état de fait. Notre cercle d'amis, – de connaissances est plus juste –, nous tient pour un couple modèle, dont la réussite socioprofessionnelle se quantifie autant par la taille de ma Breitling que par la gestion libre de notre vie de couple.

Je m'accommode d'autant mieux de cette insidieuse déliquescence que je passe le plus clair de mon temps à tâter le pouls de mon officine et à lui imposer de nouvelle croissance de peur qu'elle ne s'étiolle et plonge dans une spirale récessive.

La fuite en avant est donc mon quotidien.

Fuir l'évidence que notre profession prend l'eau et que ce n'est pas une entreprise comme la mienne qui va redorer son blason.

Fuir la réalité d'un mariage raté, éreinté par une superficialité métastasée.

Fuir la vérité d'une existence que je ne maîtrise plus et qui m'aspire vers le siphon des désillusions.

Me fuir.

Mais pour aller où ?

– Ta sœur a appelé, m'apostrophe Lucie sans lever les yeux de son magazine.

– Ah, qu'est-ce qu'elle voulait ?

– Je ne sais pas trop. Je crois qu'il s'agissait du caveau de tes parents. Je lui ai dit que tu lui passerais un coup de fil ce soir.

– Très bien. Je vais le faire tout de suite.

– Ne perds pas trop de temps. Je te rappelle qu'on dîne chez Eric et Sylvie.

– Merde, complètement oublié. On est obligé d'y aller ?

– Tu n'es pas obligé Pierre. Mais tu as déjà raté l'arrosage du brevet de Louis. Ils vont finir par croire que tu les évites.

– C'est juste que Sylvie est chiante, et qu'Eric est casse-bonbons. Quant au moutard...

– Tu es injuste avec Eric. Il a une conversation très intéressante, très riche. J'aime beaucoup l'écouter argumenter.

– Oui c'est vrai qu'il a un côté prédicateur. Un vrai donneur de leçon.

– Tu ne serais pas jaloux par hasard ?

– Jaloux. Et pourquoi ? Ça m'emmerderait de ressembler à un rat mort pareil. Enfin, si c'est ta came. Mais dis-moi franchement, il est pareil au pieu ?

– Pour ta gouverne, je n'ai pas couché avec lui.

– Oh lui ou un autre...

– Et toi, quand tu allonges tes préparatrices, tu appelles ça comment ?

– Du management. On a les méthodes qu'on peut. Tu sais, j'avais envie de baiser une japonaise. Alors je suis allé à Tokyo. J'avais envie de baiser une suédoise. Je suis allé à Stockholm. J'avais envie de baiser une espagnole. Je suis allé à Barcelone. J'aime autant te dire que ça m'a coûté cher en putes.

Vous conviendrez avec moi qu'il sera difficile d'extraire de ce bref échange, le ferment d'une quelconque tendresse.

Et pourtant, aucune acrimonie, aucune colère dans ces mots. Le simple constat d'un quotidien avarié, cautionné par une passivité réciproque quant à nos écarts de conduite.

Chacun sa vie.

Et tant mieux si elles parviennent parfois à s'imbriquer tant bien que mal.

Ou tant pis...

Malgré tout, il nous arrivait parfois de souscrire à des convergences.

Car tout n'était quand même pas pourri dans notre petit royaume de parvenus.

Ainsi Lucie n'oubliait jamais mon anniversaire (le tableau), de même que nous fêtions avec métronomie la date de notre mariage.

Mais nos bonnes résolutions de façade, étaient solubles dans le brouet de nos existences, et notre connivence originelle se distendait au gré des égoïsmes.

Je ne savais pas réellement si Lucie découchait.

Et finalement, peu m'importait.

Je n'étais quant à moi, pas d'une intégrité charnelle irréprochable.

Les femmes de mes... connaissances pouvaient en témoigner, du moins pour les plus comestibles.

Mais, aucun sentimentalisme dans ces marivaudages.

Je ne suis pas un enfant de chœur.

Depuis longtemps.

– Bonsoir Hélène. C'est Pierre.

– Salut frangin. Ça va ?

– Ça irait parfaitement si je ne devais pas me coltiner un repas à la con avec des cons.

– À ce point là ?

– À ce point là ! Des abrutis de compétition. Mais, bon, Lucie ne sait pas refuser une invitation. Et toi, quoi de neuf ?

– Pas grand chose. Martin bosse comme un malade et je fais des journées de trente heures.

- Les enfants ?
- Facebook, MSN, et Nintendo.
- Je vois. Ils sont en phase avec leur époque.
- Ben moi, je suis plutôt déphasée, ça m’insupporte d’être à ce point décalée.
- Tu es trop rétrograde.
- Ascendant réac, même. Et je te parle pas des gamins qui tournent autour d’Océane. Tu verrais Martin. On dirait qu’il est toujours prêt à bondir quand il entend un scooter s’approcher de la maison. Pire que moi. Enfin, c’est pas pour te parler de ma marmaille que je t’ai appelé. Il faudrait qu’on fasse nettoyer le caveau de maman et papa. La dalle est toute noircie. Je voulais ton aval avant de faire faire les travaux.
- Aucun problème. Tu l’as.
- Et, euh, financièrement..., je...
- Ne t’inquiète pas. Tu m’envoies la facture et tu me rembourseras quand tu pourras.
- Ça m’ennuie vraiment de te demander ça.
- Ça m’ennuierait que tu ne me le demandes pas.
- Je te dois déjà un peu de ma voiture.
- Je sais. Mais, j’ai pas de gosses à assumer. Considère ça comme une contribution.
- Merci Pierre. J’ai honte de pleurnicher comme ça.
- Tu as tort. Je vois bien que vous galérez. Si je ne vous file pas un coup de main, qui le fera ?
- Tu es un ange.
- Sûrement pas. Et il va me falloir un paquet d’indulgences si je veux aller serrer la main du barbu.

- Encore merci, en tout cas. Je te laisse, Romain m'appelle. Les devoirs sans doute. Je t'embrasse. Et embrasse Lucie.
- Dès que je la croise.

Hélène est plus jeune de trois ans.

Nous avons toujours été complices. Son côté panier percé, contrastait avec ma capacité de gestionnaire. Et bien souvent, elle mettait mes économies à rude épreuve. Mais je n'avais rien à opposer à ses doléances. Car elle me servit bien souvent de couverture, à l'aube des escapades amoureuses. Et se solidarisa de moi, quand il fallut rompre mes primes fiançailles avec une pimbêche imbue et imbuvable, dont la qualité sociale des parents n'autorisait que peu ce genre de renoncement.

Ce déshonneur consommé jusqu'à la lie par nos parents, occasionna chez Hélène et moi, de somptueux fou-rires, qui probablement nous firent frôler le déshéritage.

Je partis à la fac, laissant ma sœur se débrouiller avec ses découverts.

Dans la foulée, mon diplôme en poche, j'épousais Lucie.

Hélène quant à elle, avait entrepris des études d'infirmière.

De nos vocations paramédicales.

Il faut dire que nos parents étaient carabins.

Mais ni Hélène, ni moi, ne voulûmes marcher dans leur pas. En dépit de l'affection que nous leur portions.

Hélène galéra tandis que je me muais petit à petit en redoutable affairiste.

En plus de ses difficultés professionnelles, Hélène s'enferra dans des panades sentimentales redoutables.

Elle collectionna les amants comme d'autres les grands crûs, mais ne consumma jamais que des piquettes qui ne lui laissait que dépit et amertume.

Cependant elle rebondissait, irradiée d'un optimisme dont j'étais bien incapable et finalement, elle rencontra Martin qui eut tôt fait de l'ensemencer, précipitant des noces, qui nous amusèrent beaucoup de par l'urgence qu'il fut fait de leurs célébrations.

À Océane, ma première nièce, succédèrent Romain et Lise, pondus avec un sens de la cadence que n'aurait pas renié une académie militaire.

Baptêmes, communions, déroulèrent leurs litanies pétries de traditions.

Ce furent des moments assez heureux, je crois.

Ma sœur resplendissait, Martin se lançait dans la frénésie des start-up avec des promesses de lendemains chantants.

Quant à Lucie et moi, nous en étions encore à croire à la véracité de nos sentiments mutuels.

Ma mère mourut la première, un jour de mai 1998. Une tumeur au sein l'emporta en quelques mois.

Et curieusement, malgré la carapace dont son sacerdoce de médecin des familles l'avait nanti, mon père la suivit de peu. Rongé par le chagrin et le cœur crevassé par cette épreuve.

S'ensuivit une période bancale, où je ne sus si Hélène ne me reprocha pas, une attitude un peu indifférente.

Je n'exprime que peu mes atermoiements. Ma tendance à l'introversión prête à confusion qui me le rend bien.

J'aimais mes parents. Mais l'affection n'implique pas forcément l'affectation.

Nous ne sommes pas égaux devant le chagrin.

Ni devant l'amour d'ailleurs.

Devant pas grand chose en fait.

Le temps passa sur les dissonances.

Lucie devint plus grosse à mesure que je m'éloignais de notre couple.

Il n'y avait pas là de relation de cause à effet, plutôt une prédisposition génétique.

En proie à de conséquentes difficultés financières, Hélène revint vers moi.

Je n'en pris pas ombrage.

Au contraire.

Je vis dans ce rapprochement, une marque de confiance qui me ramena aux heures complices de notre enfance.

Et j'aspirais à rapiécer le tissu familial, effiloché par les malentendus et les non-dits.

Oserais-je le dire, je trouvais même dans cette nouvelle proximité, des raisons de m'évader de mon quotidien assez peu reluisant. Une sorte de procuration, pour m'impliquer dans une vraie vie de famille, que je n'avais eu aucun scrupule à sacrifier sur l'autel de la réussite, aidé en cela par une épouse rétive à l'idée de pourvoir à une descendance.

Je ne peux à cet instant m'empêcher de penser à Martial Gasquière, le petit pharmacien, à ses deux gosses, qui rament pour boucler leur fin de mois.

Je n'ai aucun doute sur ma façon d'agir.

La probité de ma méthodologie quant à la gestion de mon officine, à des relents nauséabonds dont je me suis accommodé avec l'âge.

Je scie probablement les dernières branches d'un arbre malade, sur lesquelles j'ai posé mon cul.

Mes appétits ont fait place à une voracité qui me semble incontrôlable.

Et dont je ne connais pas l'échappatoire. Si ce n'est d'avancer. En attendant que cela ne vole en éclats.

Et je ne sais pourquoi, ce moment là me paraissait proche.

III

Le petit cimetière de B., se lovait au milieu de collines basses parcourues de futaies verdoyantes.

J'ignorais que l'on put trouver un peu de campagne aux portes de Paris.

Une église en pierres blanches, jouxtait le petit cimetière.

L'effervescence qui y régnait ne laissait planer aucun doute, quant à la célébration qui allait s'y tenir.

Je serrais quelques mains au passage.

Des mains molles, fuyantes comme des poissons peureux.

Ils étaient tous là.

Les élus du conseil de l'ordre, combattants d'arrière-garde, toujours prompts à enfourcher les destins d'un conformisme éculé et incapables d'évoluer.

Les caciques du syndicat, combattants des causes perdues d'avance et grands magiciens car capables de transformer à volonté une défaite en victoire.

Le maire du village et quelques conseillers.

Le village.

Ses habitants. Presque tous.

Venu le saluer pour la dernière fois.

Martial Gasquière est mort, il y a quatre jours.

Il avait trente-huit ans.
Un infarctus a brisé sa vie.
Et je sais quel acide a rongé son cœur.

Une femme est venue vers moi.
Alors que je me dirigeais vers l'église.
Son regard rougi est nimbé de dignité.
Elle me fait face désormais.
J'essaye de ne pas être faible.
Mais je sens la pâleur corrompre ma peau.

– Vous êtes Monsieur Maillard, n'est-ce pas ? demande-
t-elle ; sa voix tremble un peu.
– C'est bien moi, ai-je réussi à articuler.
– Martial m'avait parlé de vous.
– Je...
– S'il vous plaît, ne m'interrompez pas. Pas aujourd'hui.

Elle semble chercher son souffle.

– Je préférerais que... que vous n'assistiez pas à la
cérémonie.
– Je ne sais quoi dire.
– Vous en avez déjà trop dit, trop fait. Alors respectez
au moins ma volonté. Puisque vous n'avez su respecter la
sienne.

Elle a fait demi-tour.

Est revenu vers deux jeunes garçons, tout blonds. Ses fils.
Des gamins.

Le soleil, incongru dans ce parterre de douleur, dore leurs
boucles tremblantes.

Je sens peser sur moi des tonnes de regards.

Alors j'avale le peu de fierté qui me reste, et je m'éloigne
de cette communauté qui ne m'aime pas.

IV

La mort n'est rien.

C'est de mourir, qui est insupportable.

Les jours qui suivirent me parurent inconcevables.
La légitimité de mon attitude prenait l'eau de toute part.
Et ma conscience cherchait à solder pour tout compte, les créances de ma vénalité.
Je devins irascible, abrupt et con.
À la limite d'un autisme désociabilisant.

Lucie eut à subir, elle aussi, les saillies de mon humeur déglinguée.

Je l'engueulais pour un oui, pour un non, lui reprochais pêle-mêle ses amants imaginaires, ses régimes voués à l'échec et sa cour de péronnelles prêtes à s'extasier devant les croûtes infâmes de l'artiste du moment.

Après quoi, je la poussais sur le lit ou le canapé et la pénétrais avec la violence abrupte d'un soudard revenant de campagne.

Je me perdais.

Seule Hélène parvenait à me rabibocher avec l'insignifiance de mes journées interminables.

J'ébauchais même les plans d'une retraite précipitée chez ma sœur, mais un éclair de lucidité me persuada de différer le voyage.

Inutile d'aller pourrir son cocon.

Je m'acheminai vers une morosité à la croissance exponentielle lorsque Serge Bessac me téléphona.

Serge Bessac à la particularité d'être à la fois agent immobilier et copain d'enfance.

Ma première enfance.

Car je n'ai pas toujours été parisien.

Mon père était corrézien.

De Brive.

On dit La Gaillarde.

Car ce fut la première ville française à bouter les Anglais hors de ses murs pendant la guerre de cent ans.

Durant 39-45, les Allemands goûtèrent eux aussi cette prédisposition locale à se libérer de ses envahisseurs avant tout le monde.

J'ai ainsi vécu mes quinze premières années dans les contreforts du riant portail du midi.

Ma mère, creusoise d'origine, eut une opportunité dans un service de pneumologie à la Pitié-Salpêtrière.

De là découle notre migration vers les faubourgs de la capitale.

Paris est peuplé de corréziens jusqu'à la gueule. Et il n'y a pas si longtemps, jusque dans les bureaux feutrés de la mairie et de l'Élysée.

Bessac est resté à Brive.

C'était un petit gros, jovial, qui passait son temps à raccommo-der ses lunettes avec de l'albuplast.

On se voyait souvent avant que je ne parte, y compris dans les rangs du club athlétique corrézien, le CAB pour faire court.

Pour les non initiés, je parle ici du club de rugby local, au passé glorieux, mais qui n'eut jamais l'heur d'être champion de France, même si le coup passa si près plusieurs fois.

Bessac et moi étions restés en contact.

Sporadiquement.

Nous nous croisions également lors de mes séjours estivaux, chez mes grands-parents paternels, qui possédaient une maison sur le causse de Chasteaux.

À la mort de ceux-ci, c'est lui qui avait assuré la revente de la bâtisse.

Aujourd'hui, nous nous contentions d'un coup de fil pour échanger les vœux, au nouvel an.

Le fait qu'il cherche à me joindre, hors délai, me parut surprenant.

Il souhaitait me prévenir que l'ancienne maison de mes grands-parents était en vente.

«Les rosbeefs ont le mal du pays. Ils replient leurs gaules».

Sur le coup, l'information me parut saugrenue. Je l'ai remercié mollement en promettant de passer le voir bientôt. Cela n'engageait à rien.

Pourquoi Bessac avait-il cru bon de me refiler la primeur de la nouvelle ?